Introduction

Fanny LAFONTAINE

Université Palacký d'Olomouc

Les contributions à ce numéro thématique consacré aux problèmes soulevés par la catégorie « adverbe » ont pour origine une journée d'étude organisée les 18 et 19 avril 2019 à l'université Palacký d'Olomouc, en République tchèque. Cette journée d'étude, intitulée « La syntaxe des adverbes du français : aspects catégoriel et fonctionnel », s'attachait à rendre compte, d'une part, des critères formels susceptibles de définir la catégorie elle-même et, d'autre part, de ses différents modes de fonctionnements syntaxiques.

Les quatre articles réunis dans ce numéro sur les adverbes, dont trois relèvent du premier sous-thème, s'inscrivent à la croisée de deux types de problématiques. La première est celle plus générale d'un retour sur les critères d'établissement des parties de discours, catégories grammaticales ou classes de mots¹. La seconde est celle de la discussion plus spécifique de la pertinence et des limites de la classe des adverbes, qui fait encore partie des outils utilisés pour la description du français (Abeillé & Godard 2021, Chap. VIII). L'existence de cette classe fait pourtant depuis longtemps l'objet d'une remise en cause par les linguistes. En effet, si, pour établir les primitifs de la description, on adopte les principes de l'analyse distributionnelle posés par Harris (1951 : 5) :

The main research of descriptive linguistics, and the only relation which will be accepted as relevant in the present survey, is the distribution or arrangement within the flow of speech of some parts or features relatively to others.

On est immédiatement confrontés au statut paradoxal de la catégorie des adverbes. Pour le domaine français, elle est ainsi souvent qualifiée de « classe poubelle » (Chervel 1977 : 251) ou de « fourre-tout » (Guimier 1996 : 1), parce qu'elle rassemble des mots dont les distributions sont totalement différentes (*ici, très, ne, comment, peut-être*, etc.). Les études conservant néanmoins cette catégorie aboutissent le plus souvent à distinguer des sous-classes d'adverbes possédant chacune une certaine cohérence distributionnelle, sans pour autant que soit remise en question

1. Nous utiliserons indifféremment ces termes dans la suite de la présentation.

l'existence d'une catégorie englobante dont la définition ne peut, à l'évidence, être fondée sur les principes qui président à l'établissement de ses sous-catégories.

On peut s'accommoder de cette situation de deux façons. Soit on s'inscrit dans une démarche d'opportunisme descriptif, qui admet que la catégorie adverbe n'a qu'un statut provisoire qui pourra seulement être révisé lorsqu'un programme de type lexique-grammaire (Gross 1990) sera réalisé. On continue alors à raffiner l'étude des sous-classes de lexèmes traditionnellement appelés « adverbes ». Soit on généralise la critique à l'ensemble des classes grammaticales et l'on s'efforce d'explicitier leurs critères de définition.

L'article de Kakoyianni-Doa du présent volume s'inscrit dans la première tradition, puisqu'il est consacré à approfondir les propriétés syntaxiques et sémantiques d'une sous-classe d'adverbes posée comme existante : les « adverbes agentifs phrastiques » – selon la terminologie de Bonami *et al.* (2004) – tels que *bêtement* ou *gentiment*, qui « servent à émettre un jugement sur le contenu global de la phrase qu'ils accompagnent en même temps que sur le sujet de cette même phrase » (Molinier & Levrier, 2000 : 106).

Les articles de Deulofeu, Emonds et Piron relèvent quant à eux de la seconde démarche. Nous pouvons alors essayer de situer leurs approches respectives en les confrontant à d'autres tentatives de refondation des classes grammaticales ou parties du discours.

La plus radicale d'entre elles est sans doute représentée par la *Radical Construction Grammar* de Croft (2001). Après avoir souligné que l'analyse distributionnelle affirme la primauté de la perspective syntagmatique sur la perspective paradigmatique, puisque les classes paradigmatiques sont définies par la somme des constructions, c'est-à-dire des contextes syntaxiques dans lesquels les unités (formatives) apparaissent, Croft (2001 : 413) souligne la principale difficulté à laquelle se heurte la démarche :

[t]he deep problem is that if formatives have different distributions in different constructions, how do we know which constructions should be used as tests for defining the form classes that are assumed by Aarts (and many others) to be the basis of grammatical description and analysis? The different constructions do not converge on the same boundaries, so this is a substantive empirical and theoretical problem.

Le choix de Croft est alors en quelque sorte de dissoudre la paradigmatique dans la syntagmatique :

The Radical Construction Grammar analysis of parts of speech does not have Aristotelian grammatical categories of the sort envisioned by Aarts for particular language grammars. There are categories for each construction and each constructional role in a language. These construction-specific categories will have sharp boundaries to the extent that there are sharp acceptability judgements of what can and cannot occur in the relevant constructional role. In this sense, the categories are Aristotelian. But they do not lead to a small set of mutually exclusive word classes, which is what Aarts assumes we must posit. Instead, there are overlapping categories of formatives

representing their diverse distributional behavior — which is what a speaker actually knows about her language (Croft 2001 : 420-421).

Il s'agit donc de ce point de vue d'affirmer que c'est l'ensemble des parties traditionnelles du discours – et pas seulement l'adverbe – qui doivent être éliminées de l'approche descriptive. Ce qui en tient lieu, ce sont en fait des regroupements de lexèmes sur la base de leurs contextes syntaxiques, démarche qui n'est pas sans rappeler la perspective lexicque-grammaire de Gross (1990). Cependant, cette position radicale en apparence objective se heurte à un problème méthodologique évident : l'analyse distributionnelle envisagée par Croft, qui consiste à classer les unités sur la base des constructions dans lesquelles elles interviennent, ne peut être pratiquée efficacement sur un large domaine que si l'on dispose au départ d'un jeu de catégories permettant de décrire ces constructions. Elle exige donc l'identification d'un certain nombre de repères (catégories et relations syntaxiques) dans les termes desquels les constructions seront libellées.

C'est cette version de l'opportunisme méthodologique défendue par Aarts (2004) qui est adoptée par Deulofeu et Emonds dans leurs articles. Les deux auteurs proposent de définir un jeu de catégories et de relations syntaxiques permettant d'établir les « parties du discours du français ».

L'article d'Emonds se situe dans la perspective universaliste de la grammaire chomskienne et propose une hypothèse forte sur les cadres permettant d'établir les paradigmes de parties du discours. La distinction de base est opérée en termes à la fois quantitatifs (catégories ouvertes *versus* catégories fermées) et qualitatifs : les catégories fermées contiennent seulement des traits fonctionnels, c'est-à-dire intervenant dans les règles de syntaxe, alors que les catégories ouvertes contiennent aussi des traits de sémantique référentielle. Sur cette base, le schéma syntaxique [pré-modifieur + tête de syntagme] permet, dans les langues typologiquement apparentées au français, de définir à la fois des catégories lexicales majeures comme le nom, le verbe, l'adjectif, la préposition, et des catégories « fonctionnelles » fermées qui leur sont associées (divers types de déterminants propres à chaque catégorie majeure). Sur la base de ce choix de contextes distributionnels, les lexèmes classés traditionnellement comme adverbes sont redistribués dans les catégories de base ci-dessus, ce qui aboutit à la disparition de la catégorie adverbe en tant que telle, souhaitée depuis au moins Jespersen (1924).

Deulofeu aboutit à une conclusion similaire avec un cadre syntaxique différent, celui de l'Approche pronominale, qui ajoute aux catégories de base d'Emonds celle des « proformes », définies en termes syntaxiques.

Par rapport à la position de Croft (2001), on voit que les deux démarches opèrent une sélection dans les constructions où apparaissent les items à classer : il s'agit de constructions très générales dont l'interprétation comme signes est problématique, puisqu'il n'est pas aisé de définir le signifié de la structure [prémodifieur + tête].

Dans la perspective d'une description exhaustive de la langue, il restera donc à établir les sous-classes de ces catégories de base qui résultent de leur insertion dans des cadres correspondant plus étroitement à la notion de « construction » comme signe. Ainsi, la construction où la forme [nom + préposition + nom] est associée à une relation sémantique d'« accumulation » entre les noms, illustrée par *jour après jour*, *livre après livre*, met en jeu des sous-classes particulières de noms et de prépositions qu'il reste à définir (?? *livre avec livre*).

La démarche sous-jacente aux deux articles a l'avantage de dégager de grands principes systématiques d'organisation des catégories grammaticales. Le premier consiste à dire que les catégories majeures sont définies par la combinatoire [prémodifieur + tête], alors que la combinatoire [tête + compléments] permet seulement de définir des sous-catégories. Ce principe est notamment essentiel pour analyser les adverbes dits « de manière » comme des adjectifs, solution adoptée par les deux articles. Il subsiste cependant un problème : en tant que post-modifieurs typiques, ces « adjectifs adverbiaux » devraient définir des sous-catégories, probablement de verbes qu'ils modifient. En effet, les verbes transitifs et intransitifs semblent être des sous-catégories de verbes, mais les verbes modifiés par ces adverbes de manière ne diffèrent pas de ceux qui en sont dépourvus. Ainsi, les solutions adoptées par Deulofeu et Emonds n'ont pas totalement résolu les questions qu'elles soulèvent.

Le second principe concerne le rapport entre relation syntaxique et catégorie : contrairement à l'option sous-jacente à l'usage du terme « adverbe » lui-même, Deulofeu et Emonds ne posent pas *a priori* de lien entre une relation syntaxique et les catégories qui peuvent la réaliser. Ainsi, la relation de prémodifieur peut être réalisée par des adjectifs, des proformes et pas seulement des déterminants ou des articles. De même, les adjectifs peuvent dépendre de verbes aussi bien que de noms, ce qui dispense, par exemple, de proposer un changement de catégorie pour l'élément *fort* dans *il est fort versus il parle fort*.

Le souci de distinguer fonction syntaxique et classe de mots amène également à problématiser la différence entre « adverbe » et « adverbial ». L'usage de ce terme, qui rétablit un lien implicite entre catégorie et fonction, invite à regrouper dans une même classe l'ensemble des constituants qui fonctionnent comme des ajouts ou circonstanciels, ce qui amène par un glissement indu à analyser, par exemple, comme adverbes des groupes prépositionnels figés tels qu'à *volonté*, à *l'aveugle*, en *revanche*, etc.

L'article de Piron permet de confronter les cadres syntaxiques de référence choisis par Deulofeu et Emonds avec les choix opérés par d'autres approches dans une couverture historique très large d'ouvrages de référence. Au-delà des cadres syntaxiques, il présente de façon critique d'autres critères utilisés pour définir les adverbes : morphologiques (caractère invariable, nature du suffixe en « -ment ») ou encore sémantiques (avec une discussion de la relation de

modification *versus* satisfaction d'argument). Pour les critères syntaxiques, Piron prend position sur la proposition de conserver la catégorie « adverbe » en utilisant des critères nouveaux. Par exemple, celle de Bonami et Godard (2007), reprise dans Abeillé et Godard (2021 : 863), s'appuie crucialement sur la construction [auxiliaire + participe passé] dont la définition articule topologie (ordre des mots) et prosodie (prosodie « intégrée »). Piron s'interroge sur le caractère définitoire du test :

Nous ne faisons pas de cette position (en prosodie intégrée) un test d'identification de l'adverbe, comme le fait La Grande Grammaire du Français (GFF, 2021), mais une position privilégiée pour des constituants temporels, aspectuels, quantitatifs et qualitatifs, de nature pronominale ou adverbiale.

La question est donc soulevée de l'articulation des relations de dépendance et des relations d'ordre dans la définition des contextes distributionnels.

L'effort d'examen critique des critères définitoires de l'adverbe aboutit dans les trois articles à recatégoriser une grande partie des items classiquement classés comme adverbes. La différence tient à l'ampleur de la recatégorisation. Un accord se fait pour recatégoriser *clair, net, vite, loin* comme adjectifs ; *avant, après, contre* comme prépositions sans compléments ; *quelque part, maintenant, ici, alors ainsi*, dans une catégorie étendue de pronoms. D'autres cas amènent à des recatégorisations différentes, en particulier les déictiques.

La recatégorisation n'est pas totale dans l'article de Piron, puisqu'elle propose de conserver une catégorie adverbe par exemple pour les composés [racine + *-ment*] ainsi qu'implicitement pour les prémodificateurs quantitatifs (*très, plus*, etc.). La définition de ce qu'il reste des adverbes est seulement effleurée dans la conclusion de l'article. Il semble bien qu'elle repose en dernier ressort sur un critère sémantique :

un adverbe est fondamentalement un modifieur qui module l'élément sur lequel il porte, temporellement, quantitativement ou qualitativement. Cette fonction est radicalement différente de celle de complément, qui apporte une information (nécessaire ou superflue, syntaxiquement ou sémantiquement) à l'élément avec lequel la complémentation est établie.

Cette option ouvre un débat intéressant même s'il est seulement esquissé.

La recatégorisation est au contraire totale pour Deulofeu et Emonds. Ils adoptent notamment l'analyse de Dal (2018) recatégorisant les adverbes en *-ment* comme adjectifs déclinés sur la base de l'identité de leurs prémodificateurs. Piron relève justement que cette recatégorisation suppose que l'on rende compte des paires minimales telles qu'*il a creusé profond/il a creusé profondément*. Il n'est cependant pas sûr que la différence doive être traitée en opposant deux catégories. La question pourrait être résolue dans le contexte plus large d'une discussion sur le rapport entre fonction syntaxique et portée sémantique.

Cette question est traitée en termes classiques de topologie et de statut périphérique dans le cadre de la phrase, particulièrement dans l'article de Kakoyianni-Doa traitant des adverbes agentifs phrastiques. En s'appuyant sur un corpus bilingue et parallèle français/grec rassemblant divers genres textuels, outre le raffinement proposé sur la combinatoire de ce type d'adverbes, l'auteure rend notamment compte du fait que la position détachée en tête de phrase – critère pourtant considéré dans la littérature comme permettant de faire le départ entre un fonctionnement d'adverbe agentif phrastique et un fonctionnement d'adverbe de manière – est très peu attestée dans les données consultées, d'où il résulte des difficultés d'interprétation des énoncés comportant de tels adverbes.

Deulofeu, dans le cadre modulaire d'une syntaxe distinguant micro et macrosyntaxe, propose de séparer le statut des constituants intégrés dans la structure grammaticale, où il reste possible d'articuler ordre des mots et sémantique compositionnelle, de celui des éléments insérés dans une construction par une configuration macrosyntaxique, pour lesquels la relation avec la construction hôte relève de la pragmatique discursive. Cette option lui permet de rendre compte des fonctionnements de type « connecteur » d'éléments comme *toutefois*, *donc*, *cependant*. Ces items appartiennent à la classe des mots qui ne sont jamais intégrés à la structure grammaticale. Deulofeu propose donc de créer une classe spécifique de tels mots qui reprend une idée de Jespersen :

La linguistique descriptive aurait donc, selon l'intuition de Jespersen, besoin d'une classe de mots spécifique : les particules. Mais le paradoxe intéressant, c'est qu'elle ne pourrait être définie en termes distributionnels standard.

Parmi ces particules, on peut cependant établir une distinction sur la base de leur statut macrosyntaxique : certaines comme *cependant* ou *donc* ne peuvent fonctionner comme énoncé autonome, alors que d'autres comme les « interjections » (*ah !*, *zut !*, etc.) le peuvent. La catégorie traditionnelle des adverbes de phrase est alors un cas particulier d'une propriété commune à toutes les catégories : celle de fonctionner aussi bien comme éléments intégrés à une construction que comme termes d'une configuration macrosyntaxique (discursive).

Cette présentation montre que des progrès peuvent être accomplis vers une rationalisation de la répartition des mots en classes grammaticales, mais, s'il est aisé de remettre en cause la pertinence des critères utilisés dans la littérature pour définir l'appartenance à la catégorie adverbe, on est encore loin d'une position unanime sur les meilleures démarches à suivre pour déterminer s'il est nécessaire ou non de l'inclure comme outil de la description du français.

Références

- ABEILLÉ A., GODARD D. (eds) (2021). *Grande grammaire du français*. Arles : Actes Sud.
- AARTS B. (2004). Modelling linguistic gradience. *Studies in Language* 28, 1-49.
- BONAMI O., GODARD D., KAMPERS-MANHE B. (2004). Adverb Classification. In : F. Corblin, H. de Swart (eds), *Handbook of French Semantics*. Stanford : CSLI Publications, 143-184.
- BONAMI O., GODARD D. (2007). Quelle syntaxe, incidemment, pour les adverbes incidents ? *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 102, 255-284.
- CHERVEL A. (1977). *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*. Paris : Payot.
- CROFT W. (2000). Parts of speech as typological universals and as language particular categories. In : P.M. Vogel, B. Comrie (eds), *Approaches to the typology of word classes*. Berlin : Mouton de Gruyter, 65-102.
- CROFT W. (2001). *Radical construction grammar. Syntactic theory in typological perspective*. Oxford : Oxford University Press.
- DAL G. (2018). Les adverbes en *-ment* du français : lexèmes ou formes d'adjectifs ? In : O. Bonami, G. Boyé, G. Dal, H. Giraud, F. Nammer (eds), *The Lexeme in descriptive and theoretical morphology*. Berlin : Language Science Press, 87-118.
- GROSS M. (1990) *Grammaire transformationnelle du français : 3 – Syntaxe de l'adverbe*. Paris : ASSTRIL.
- GUIMIER C. (1996). *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*. Paris-Gap : Ophrys.
- JESPERSEN O. (1924). *The philosophy of grammar*. London : George Allen and Unwin.
- HARRIS Z.S. (1951). *Methods in Structural Linguistics*. Chicago : University of Chicago Press.
- MOLINIER C., LEVRIER F. (2000). *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*. Genève : Libraire Droz.